

réponse, et qu'il emploie toujours les plus belles, les plus pures expressions.

“ Notre maître disent les poètes de l'émir, est comme la rosée qui tombe du ciel, comme la brise du printemps qui parfume les jours des esclaves de Dieu, comme le soleil des beaux mois dont tout le monde veut avoir un rayon, comme le jeune jasmin qui embaume, comme la rose qui se balance au lever du soleil, comme la violette appuyée sur une frêle tige et qui ne change jamais, comme la colombe qui roucoule dès le matin et que les oiseaux viennent écouter, enfin comme une petite vague de la mer qui bat sans cesse les flancs des rochers, car sans cesse notre maître frappe l'oreille du doux bruit de l'explication du livre divin (le Coran).”

Les vers d'Abd-el-Kader sont connus sous les tentes et les gourbis de l'Afrique ; plus d'un cavalier les chante pour charmer l'ennui de ces longues courses où parfois on fait des lieues sans rencontrer un seul arbre. L'émir a consacré par des vers le souvenir de ses principaux faits d'armes ; après avoir pris Tlemcen, il comparait la cité arabe à une amie dont il aurait conquis l'affection. “ En me voyant, disait l'émir-poète, Tlemcen m'a donné sa main à baiser ; je l'aime comme l'enfant aime le cœur de sa mère ; j'enlevai la voile qui enveloppait son long visage, et je palpilai de bonheur : ses joues étaient rouges comme un charbon ardent. Tlemcen a eu des maîtres mais elle ne leur a montré que de l'indifférence ; elle baissait ses beaux et longs cils en détournant la tête ; à moi seul elle a souri et m'a rendu le plus heureux des sultans. Je l'ai tenue par le grain de beauté qu'elle avait sur une joue, elle m'a dit : Donne-moi un baiser et ferme-moi la bouche avec la tienne.”

Dans un chant où je ne sais quelle autre muse du Désert célébrait la prise de Tlemcen par l'émir, Tlemcen, s'adressant à son vainqueur, lui disait :

“ O Abd-el-Kader, toi qui sauves les esclaves de Dieu, qui sauves même les naufragés de la plus forte tempête au milieu de la mer, je t'ai donné mes clefs de bonne volonté ; il faut que tu me donnes Alger, ses biens et son peuple pour me servir ; il me faut aussi Oran, sa forteresse et ses canons. Quand tu tiendras ces deux places, ajoute-t-elle, tu n'auras pas besoin de te déranger pour obtenir la soumission de tout le pays.”

C'est souvent par trahisons que s'achève le rôle des grands hommes de guerre. Bomilcar, deux fois l'instrument de mauvais desseins, avait promis à Metellus de lui livrer Jugurtha mort ou vif. Un jour qu'il trouva le chef numide triste et se plaignant de sa destinée, il le pressa de terminer la guerre et de se confier dans Metellus : déjà les conditions de la soumission étaient remplies ; mais quand Jugurtha, dépouillé d'hommes et d'argent, fut sommé d'aller entendre son arrêt de la bouche du général romain, il recula devant la crainte de la servitude et se replongea dans l'air libre de la Numidie, remuant tout par son génie afin de se refaire une armée. Mais cet élan d'une âme énergique fut bientôt troublé par la découverte fortuite du complot de Bomilcar. Délivré du traître, il ne put se délivrer de ses sombres inquiétudes. Plus de repos, de confiance, de sécurité ! Toute figure d'homme lui semblait cacher un ennemi ; il tressaillait au moindre bruit, ne passait jamais la nuit au même endroit, et parfois, au milieu des ténèbres, il se réveillait en sursaut et se saisissait de ses armes en

poussant d'effroyables cris. Agité, mélancolique, il changeait chaque jour ses plans et ses choix et flottait malheureux entre l'ennemi et le Désert. Un roi faible et lâche se rencontra pour accomplir l'œuvre de Bomilcar. On sait comment Bocchus, roi de Mauritanie, fit tomber son allié entre les mains de Sylla et de Marius. Nous avons vu à Rome le cachot (le Tullianum), où une vengeance, indigne d'un grand peuple, laissa mourir de faim Jugurtha.

Abd-el-Kader n'a pas de Bomilcar à redouter. La lassitude de la guerre, notre justice, nos victoires répétées qui seront pour les musulmans une manifestation de la volonté de Dieu, diminueront le nombre des hommes attachés à sa mission de défenseur et de réparateur de l'islamisme, mais la liberté et la vie d'Abd-el-Kader n'ont rien à craindre de l'Arabe. Abd-el-Kader est marabout, il brille de la triple auréole de la religion, du génie et des batailles : il peut dormir en paix sous la garde du premier Arabe venu. Il peut manger sans frayeur le kouskousou sous toutes les tentes, boire à tous les ruisseaux, à toutes les coupes, et suivre les pas du musulman sans redouter une embuscade. Mais le sort des combats peut le livrer à la France. Quel que soit le coup qui nous l'amène, il ne trouvera chez nous ni le cachot ni le supplice de Jugurtha. Notre civilisation est plus généreuse que celle des Romains.

Ainsi, dans le même pays, deux hommes de génie, à de longs âges d'intervalle, auront conquis une immortelle renommée en combattant deux grandes nations. La prolongation de la résistance d'Abd-el-Kader ne doit pas exciter notre surprise : sachons bien que ce sultan des solitudes est l'homme d'une croyance, et, de plus, qu'il est supérieur à Jugurtha.

La vapeur, ce prodigieux instrument donné au genre humain pour hâter sa marche vers l'unité, nous assure la possession de l'Algérie en la faisant toucher à nos rives.

L'Afrique, au temps des Romains, était plus facile à conquérir qu'elle ne l'a été de nos jours, à cause du grand nombre de villes qu'il y avait alors et qui permettaient d'atteindre de grands intérêts. Mais calculez le temps qu'il fallait pour que jadis des troupes parties d'Ostie ou de Brindes arrivassent sur les côtes africaines. Que de semaines, de mois perdus dans une navigation soumise à toutes les incertitudes des vents et des flots ! Que d'inévitables lenteurs pour porter des secours, des ordres, des idées ! Grâce à la vapeur, l'œuvre française en Afrique sera infiniment plus prompte que l'œuvre romaine. Avec la vapeur la France peut en dix ans faire en Afrique ce qui coûtait un siècle à Rome. La providence a voulu que la civilisation chrétienne eût de plus puissants moyens de propagation que la civilisation païenne. Elle a donné aux peuples chargés de porter l'unité morale des ailes plus rapides qu'aux nations anciennes chargées de porter l'unité politique. Toutefois prenons garde aux illusions en de tels sujets ! Les illusions, ces poétiques enchantements de la vie, ne sont que des travers ou des faiblesses d'esprit quand elles s'appliquent aux grandes questions de l'avenir. Il y a loin, bien loin de la conquête matérielle d'un pays à sa conquête morale ; à l'une peuvent suffire les jours et les années, à l'autre il faut les siècles. On a bientôt fait de saisir le corps de l'homme, mais l'âme humaine est bien autrement difficile à prendre.

POUJOLAT.